
3 1761 08266287 5

MOLIERE,

OU

LE SOUPER D'AUTEUIL,

COMÉDIE HISTORIQUE,

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES;

Par MM. J.-A. JACQUELIN & RIGAUD.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre MONTANSIER, le 5 Août 1806.

Prix : 24 sols.



A PARIS,

Chez HUGELET, Imprimeur, rue des Fossés St-Jacques, N°. 31, près la place de l'Estrapade, division de l'Observatoire.

AN III. — 1807.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
POCQUELIN DE MOLIERE.....	*M. Dubois.*
LAFORET, sa Servante..........	*Mlle Elomire.*
BOILEAU-DESPREAUX........	*M. Bosquier-Gavaudan.*
CHAPELLE....................	*M. Cazot.*
LAFONTAINE..................	*M. Joly.*
TAYAU, Messier & Garde champêtre du village d'Auteuil............	*M. Brunet.*
Paysans & Paysannes...............	

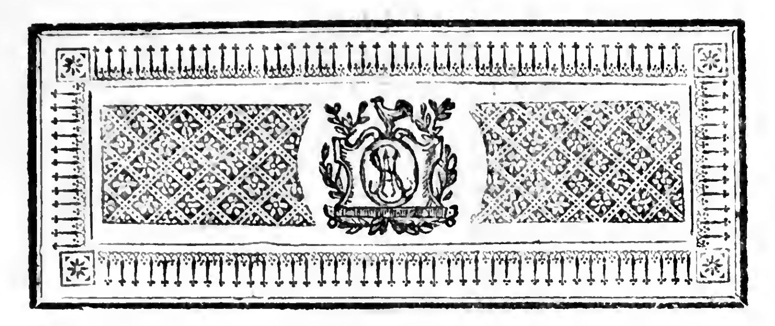
La Scène se passe à Auteuil, et le théâtre représente le Village; à gauche du Spectateur un petit pavillon et la maison de Moliere.

Couplet d'annonce.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

D'Auteuil vous fîtes le voyage
Pour voir le Prévot d'Apollon,
Comme Boileau, dans ce village,
Molière eut aussi sa maison ;
L'un eut le bonheur de vous plaire,
Que l'autre ait les mêmes destins,
Qu'ici Despréaux et Molière
Vivent toujours en bons voisins.





MOLIERE, OU LE SOUPER D'AUTEUIL.

SCENE PREMIERE.

LAFORET, TAYAU.

TAYAU.

Ah! te voilà.

LAFORET.

Chut! M. Molière travaille, ne fais pas de bruit.

TAYAU.

Eh bien! ma chère petite Laforêt, c'est donc demain que j'allons être unis?

EAFORET.

Hélas!

TAYAU.

Que veux-tu dire, avec ton hélas? est-ce que tu n's'rais pas ben aise de devenir not' femme?

LAFORET.

Si fait; mais l'exemple de mon maître m'effraie, il n'est pas heureux en ménage; si j'allais n'pas avoir une meilleure chance que lui.

AIR: *Ah! mon ami pardonne moi.*

L'amour qui fait notre bonheur
Trop souvent n'est qu'une chimère,
Cette délicieuse erreur
Passe comme une ombre légère;
Oui, l'on voit toujours le desir
S'éteindre par la jouissance,
En accordant tout au plaisir
Il n'reste rien à l'espérance.

TAYAU.

Laisse donc! c'est bon à la ville; mais ici, c'est ben différ[illegible]

LAFORET.

Auteuil est ben près de Paris, il peut ben y avoir auss inconstants.

TAYAU.

AIR : *De la ronde de Rabelais.*

Je sais qu'l'un sur la fougère
Aime à goûter le repos,
Et qu'aux champs c'tilà préfère
L'doux murmure des ruisseaux,
Mais moi j'dis sans regret
Fi ! d'l'eau claire
Et d'la fougère !
Un seul endroit me plait,
Je n'aime que Laforêt.

J'disons qu'all sera ma femme,
Alle ne peut faire autrement;
Dans le fin fond de son âme
Tayau l'aime tendrement;
Comme un chasseur parfait
On le nommme
On le renomme,
Un chasseur en effet
A des droits sur Laforêt

LAFORET.

Je crois que le mariage qui fait perdre l'esprit à tant d'autres, t'en donne un peu à toi.

TAYAU.

Ce n'est pas l'mariage qui m'donne de l'esprit, mam'zelle Laforêt, m'est avis que c'est vous.

LAFORET.

En parlant d'esprit, apprends que nous aurons à not' noce des gens qui n'en manquent pas : d'abord not' maitre, mosieu Molière, ensuite mosieu Boileau qui habite ce village.

TAYAU.

Je le sais, je le sais.

LAFORET.

Ce que tu ne sais pas, c'est qu'il y aura aussi mosieu Chapelle, ce bon vivant à qui il arrive queuq' fois d'bouter si ben tout le monde en train ; et pis, c'bon mosieu Lafontaine à qui les autres font toujours un tas de niches, c'qui fait queuque foi enrager not maître, témoin qu'il leur dit l'autre jour : *messieurs, messieurs, l'bon-homme ira aussi loin que nous.*

TAYAU.

Ah ! mon dieu ! quel plaisir et quel honneur j'allons avoir ! A propos d'çà, dites moi donc mam'zelle Laforêt, comment qu'ça s'appelle le commerce de ces braves gens qui se sont invités à not' noce ?

LAFORET.

Le commerce ?

TAYAU.

Oui, leu métier ? on dit comme ça qu'ils lisont dans l'grimoire.]

LAFORET.

A peu près, ce sont des poëtes.

TAYAU.

Et qu'est-ce que c'est que d'être poëtre?

LAFORET.

C'est de faire comme si on était fou; tu n'entends pas cela ? eh! bien écoute moi et regarde moi ben.

AIR : *Nouveau de M. Simon.*

C'tila qui fait des volumes
Il lui faut du papier,
Eun' table, un encrier,
Un canif avec des plumes,
Alors, il s'met à son métier.
Quand quelque chose l'arrête
Tout d'suite il s'gratte la tête,
Il s'lève, il s'assied,
Il frappe du pied,
Puis il s'mord vingt fois
Les doigts;
Il est contant
Un instant,
Et puis après
Sur nouveaux frais
Quitte sa place
Et fait la grimace,
Il rit,
Il sourit,
Enfin il écrit.....
Eh bien! je t'ai dit
Comme on fait de l'esprit.

TAYAU.

Quoi! ça n'est pas plus difficile que ça, je pourrais donc être Poëtre si je voulais?

LAFORET.

Ma fine, tout comme un autre..... qui n'est pas bon.

TAYAU.

Si j'savais tant seulement lire et écrire, ah! morguenne! que je ferais de belles choses. Il m'vient une idée : j'donne queuq' fois de ma chasse à Antoine, le Jardinier de M. Boileau, je m'en vas lui porter ce lièvre que j'ai dans ma carnassière, à seule fin de prier son maître de nous bouter un petit compliment pour le remercier, ainsi que ces messieurs, de l'honneur qu'ils nous font de venir à not' noce.

LAFORET.

Laisse donc M. Boileau tranquille, tu sais qu'il n'est pas fort sur les complimens.

TAYAU.

Ah! morguienne! c'est vrai et surtout aux femmes. En ce cas, le Magister de not' village aura le lièvre et je me charge d'en tuer d'autres pour ajouter au souper de ces messieurs.

LAFORET.

AIR : *Du vaudeville de Boileau à Auteuil.*

J'savons fort ben qu'avec courage
Au bois tu poursuis le gibier,
Mais ne vas pas dans ton ménage
Devenir un franc Braconier.

TAYAU.

Tayau ne poursuivra
Jamais qu'sa ménagère,
Après elle il courra,
L'attrapera.
Et dans l'bois de Cythère,
Avant un an, ma chère,
Notre poudre prendra,
J'te réponds d'ça.

ENSEMBLE.

LAFORET.

J'savons fort ben qu'avec courage
Au bois tu poursuis le gibier,
Mais ne vas pas dans ton ménage
Devenir un franc braconier.

TAYAU.

Oui, tous les jours avec courage
Au bois je poursuis le gibier,
Oh ! mais Tayau dans son ménage
Ne sera jamais braconnier.

LAFORET.

J'entends mosieur Molière, va-t'en ; je n'voulons pas qu'il m'trouve toujours avec toi. (*Tayau sort.*)

SCENE II.

LAFORET, MOLIERE. (*Sortant du Pavillon.*)

MOLIERE.

Ah! c'est toi, Laforêt ; avec qui parlais-tu donc?

LAFORET.

Par ma fine! not' maitre avec moi toute seule, et si vous l'voulez, j'men vas vous dégoiser d'bout en bout la couversation que j'nous tenions en forme d'entretien.

MOLIERE.

Comment ! Laforêt, une femme aime mieux se parler à elle même que de ne pas parler du tout?

LAFORET.

Allons, vous voilà comme vot' voisin mosieu Boileau, à toujours décocher des méchancetés contre les femmes!

MOLIERE.

Ce ne sont pas ceux qui plaisantent le plus contre elles qui les aiment le moins.

LAFORET.

A la bonne heure et vlà qui me racommode avec vous.

MOLIERE.

Puisque nous sommes maintenant si bons amis, je veux te lire que'que chose.

LAFORET.

Ah! voyons, j'suis sûre d'avance que vous allez encore me faire rire comme' l'aut' jour avec c'te comédie ousqu'un malade dit comme ça à un apoticaire : « Taisez vous, M. Fleurant, on voit bien que vous n'êtes pas accoutumé à parler à des visages. »

MOLIERE.

Dans cette pièce, il est question d'un sot qui a la réputation de savant.

LAFORET.

M'est avis d'nous asseoir. (*Donnant une chaise à son maître.*)

MOLIERE.

Volontiers; et madame Philinte, en dépit de son mari, veut le donner pour époux à sa fille.

LAFORET.

» Ce n'est point à la femme à prescrire, et je sommes
» Pour céder le dessus en toute chose aux hommes. »

MOLIERE.

C'est très bien de ta part.

LAFORET.

» La poule ne doit pas chanter devant le coq. »

MOLIERE, (*à part.*)

Allons, Molière, retiens cela, mon ami. (*haut.*) Il y a dans cette scène une certaine Marton qui, par parenthèse, a beaucoup de ta phisionomie, elle s'oppose de toutes ses forces à ce mariage et dit :

LAFORET.

Voyons ce qu'elle chante.

MOLIERE, (*lisant.*)

» Oui, pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
» Je ne voudrais jamais prendre un homme d'esprit ;
» L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage.
» Les livres cadrent mal avec le mariage.
» Et je veux, si jamais on engage ma foi,
» Un mari qui n'ait point d'autres livres que moi,
» Qui ne sache A ni B, n'en déplaise à madame
» Et ne soit, en un mot, docteur que pour sa femme.

LAFORET.

Ah ! morgueinne ! que c'est ça; c'est ce qui m'a engagée à prendre Tayau pour mon mari.

MOLIERE.

Je n'ai fait que mettre en vers ce que tu m'a dit plus d'une fois à ce sujet.

LAFORET.

Comment ! not' maitre, je serions pour queuqu'chose dans c'te comédie ?

MOLIERE.

Ah! mon dieu oui, je prends mon bien partout où je le trouve et te voilà auteur comme bien d'autres, sans t'en douter. (*à part.*) Mais voyons si ce n'est pas pour me flater que Laforêt trouve tous mes ouvrages excellens et si elle a le goût sûr.

LAFORET.

Qu'est-ce que vous marmotez donc là tout seul entre vos dents?

MOLIERE.

Rien, rien; écoute encore un morceau.

LAFORET.

Je n'me ferons pas tirer l'oreille pour ça.

MOLIERE.

C'est une épigramme amoureuse (*à part.*) qui n'est pas de moi, dieu merci (*haut.*) sur un carrosse de couleur amarante, donné à une dame de mes amies.

LAFORET.

Vous donnez des carrosses.... Ah! si vot femme savoit ça.

MOLIERE.

Elle n'en saura rien; Laforêt est discrette, quoique femme.

LAFORET.

Elle est bien assez jalouse sans ça.

MOLIERE.

» L'amour si chèrement m'a vendu son lien;
» Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien;
» Et quand tu vois ce beau carrosse
» Où tant d'or se releve en bosse,
» Qu'il étonne tout le pays,
» Et fait pompeusement triompher ma lays;
» Ne dis plus qu'il est amarante,
» Dis plutôt qu'il est de ma rente ».

Hein, qu'en penses-tu? (*Laforêt pousse un long baillement.*) Comment! tu bailles lorsque je te lis mes ouvrages.

LAFORET.

Excusez, not maître, c'est que j'avons tracassé toute la journée à c'tel fin de bien recevoir à souper messieurs vos amis qui v'nont à not noce, et j'sommes un tantinet fatiguée, voyez-vous.

MOLIERE.

Allons, je te pardonne, mais à condition que tu me dira ton avis.

LAFORET (*poussant un soupir.*)

AIR: *S'il faut que je sois prisonnier.*

Ces vers là sont p'têtre fort beaux;
Mais tenez, c'est sans que j'm'en doute,
A cet arrangement de mots
La pauv' Laforêt n'entend goute;

Et s'il faut qu'avec vous ici
Elle soit tout à fait sincère.
Par ma fin' ce n'est pas ainsi
Qu'parlent la nature..... et Molière.

M O L I E R E.

Eh bien ! monsieur Cotin, je ne lui fais pas dire.

L A F O R E T.

Ah! c'est d'la besogne de ce mosieu Cotin, dont mosieu Boileau et vous, vous vous gaussez queuqu'fois si joliment? je n'métonne plus! mais vous vouliez m'attraper, et ce n'est pas bien.

M O L I E R E.

J'espère bien profiter de cette scène pour mes Femmes Savantes.

L A F O R E T.

Vos messieurs n'arrivent pas vîte de Paris, et il se fait tard.

M O L I E R E.

Je conçois ; tu voudrais déja être à demain, pour épouser ton cher Tayau ; réjouis-toi, j'apperçois deux de nos gens.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, BOILEAU, CHAPELLE.

B O I L E A U.

Je te dis, moi, Chapelle, que pour faire une bonne tragédie, il faut d'abord....

C H A P E L L E.

Tiens, mon cher Boileau, je t'en conjure, cesse de me parler de tragedie.

AIR : *Mon Père était Pot.*

Il est assez d'occasions
De pleurer dans la vie,
Sans chercher des afflictions
Dans une tragédie,
Vive la gaîté !
Car c'est la santé,
Ainsi donc je puis dire,
Qu'il est très certain
Qu'un bon médecin,
C'est l'auteur qui fait rire.

N'est-il pas vrai, Molière ?

M O L I E R E.

Je suis de ton avis, Chapelle.

B O I L E A U.

Allons, Molière, vous ne pouvez pas être juge et partie.

C H A P E L L E, *à Molière.*)

Notre ami nous feras-tu faire bonne chère, dis moi.

BOILEAU.

Quoique Chapelle ait dîné copieusement, je t'annonce qu'il a un appétit formidable.

CHAPELLE.

Est-ce que mon estomac a de la mémoire?

LAFORET.

Nous tâcherons de le satisfaire.

CHAPELLE.

Je prévois surtout, mon cher Moliere, que nous nous amuserons.

MOLIERE.

Mais, je ne crois pas que la tristesse soit jamais aux lieux où tu te trouves.

BOILEAU.

C'est vrai, car il est souvent d'une folie.....

CHAPELLE.

Mille fois préférable à ta sagesse, mon cher Boileau.

AIR:

Il faut bien jouir de la vie,
Quand on la perd, c'est pour toujours,
Amis, le tems nous y convie,
Mettons à profit nos beaux jours;
Conduisons Bacchus à Cythère,
Faisons envier notre sort,
Plus on prend de plaisirs sur terre
Plus on en dérobe à la mort!

(*à Moliere.*) Qu'en dis-tu, contemplateur?

MOLIERE.

Je dis que tu seras toujours un aimable libertin.

CHAPELLE.

Non pas, je m'amende tous les jours, en voici la preuve:

AIR: *Du Vaudeville d'Arlequin Tyran-Domestique.*

Sachant que je mourais d'amour
Pour la jeune Silvie,
On me répétait chaque jour:
Vous risquez votre vie,
Dans le cours d'un mois
Si plus d'une fois,
Elle n'est ajournée....
J'ai mal ménagé
Hier j'ai mangé
Tous les mois de l'année.

MOLIERE.

Mais, j'oubliais, Lafontaine est-il revenu de Château-Thiéry?

BOILEAU.

Ce matin.

MOLIERE.

Et vous ne l'avez point amené avec vous? je vous en veux beaucoup.

LAFORET.

Et moi aussi.

CHAPELLE.

Parce qu'il t'aurait lu quelque conte, n'est-ce pas?

LAFORET.

Il ne m'a jamais lu que ce qu'il appelle des fables.

BOILEAU.

Molière, ne nous gronde plus, le voici.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LAFONTAINE, (*la tête baissée et l'air rêveur.*

CHAPELLE.

AIR : *Que mon âge et mes cheveux blancs.*

Regardez comme il réfléchit,
Pour lui toute place est égale,
Il n'entend rien et son esprit
Est passé dans quelque Cigale.

BOILEAU.

Il travaille, silencieux,
Bientôt sa fable est animée,
Du cerveau du maître des dieux
Minerve sortit toute armée.

TOUS.

Regardez comme il réfléchit, etc.

(*Lafontaine s'approche.*)

MOLIERE.

Lafontaine est un fablier
Qui donne ses leçons aux hommes,
A peu près comme le pommier
Dans les champs leur donne ses pommes.

TOUS.

Regardez comme il réfléchit,
Pour lui toute place est égale,
Il n'entend rien et son esprit
Est passé dans quelque cigale.

LAFONTAINE, (*sans voir personne.*)

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile
A des reliefs d'ortolans.

CHAPELLE.

Allons, voilà un rat qui lui passe par la tête.

LAFONTAINE (*sortant de sa rêverie.*)

C'est toi, Chapelle ! ah ! voilà aussi Molière et Boileau.

MOLIERE.

Pourquoi donc arriver si tard, mon ami ?

BOILEAU.

Oui, pourquoi ne t'es-tu pas trouvé au rendez-vous pour venir tous ensemble chez Molière ?

LAFONTAINE.

Le plaisir de souper chez lui sans gêne et sans contrainte m'a fourni l'idée d'une fable, et tout en rêvant, j'ai fait la route à pied.

MOLIERE.

Ce cher Lafontaine !

LAFONTAINE.

Je crois même que j'ai pris le plus long.

MOLIERE.

Pour aller à l'académie, à la bonne heure, mais pour venir chez tes amis, cela n'est pas bien.

CHAPELLE.

Dis nous, Lafontaine, ton voyage en Champagne a-t-il produit un bon effet ?

LAFONTAINE.

J'ai suivi votre conseil.

BOILEAU.

Ensorte que la paix est faite avec madame Lafontaine ?

LAFONTAINE.

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

Le repentir dans l'âme,
Hier, en bon mari,
Je fus pour voir ma femme
Jusqu'à Chateau-Thierri;
Mais pour moi quelle peine !
O chagrin, s'il en fût !
Madame Lafontaine....

TOUS.

Eh bien ! mon ami ?

LAFONTAINE.

Elle était au salut.

Mais, ce sera comme si je l'avais vue, lorsqu'elle apprendra le motif de mon voyage.

AIR : *Contentons-nous nous d'une simple bouteille.*

Il suffira pour calmer sa colère,
Ainsi que moi, je sais qu'elle est sans fiel;
Mais répondez, pouvais-je la distraire
Lorsqu'à genoux elle implorait le ciel ?

A votre avis, pour lui prouver mon zèle
Fallait-il donc l'arracher du saint lieu,
Et desirant me bien mettre avec elle
Devais-je enfin la brouiller avec Dieu ?

BOILEAU.

Non, non, mais dis moi donc, Lafontaine, quelle est la cause de la grande colère de ta femme contre toi.

LAFONTAINE.

On m'a rendu le service de lui écrire de Paris, que je lui avais fait une infidélité.

CHAPELLE.

Vous vivez habituellement à quinze lieues l'un de l'autre ; en conscience peut-elle se plaindre ?

BOILEAU.

C'est que de pres comme de loin, les femmes se montrent jalouses de leurs droits.

MOLIERE.

J'en sais quelque chose.

LAFONTAINE.

En cela, mes amis, nous leur ressemblons.

CHAPELLE.

Allons, mes amis, ne songeons qu'au souper.

MOLIERE.

Laforêt, fais-nous servir dans ce bosquet.

LAFORET.

Oh ! j'savons ben que quand mes ieurs vos amis venont ici, ils aimont à souper dans cet endroit. (*à part, en sortant.*) Je n'avais qu'à compter sur la chasse de Tayau.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté LAFORET.

MOLIERE.

Mes amis, je suis au régime, et ma santé ne me permet pas de souper avec vous, un peu de lait, voilà tout ce qu'il me faut ; amusez-vous bien ; mon plus grand regret est de ne pouvoir prendre part à un festin aussi agréable ; Chapelle, je te charge d'en faire les honneurs.

LAFONTAINE.

Eh ! mais, Molière, que ne prends-tu ton lait à notre table.

MOLIERE.

Non, je me sens entrain de travailler, je veux avancer mon Avare.

CHAPELLE.

Laisse-là ces vilains messieurs.

MOLIERE.

J'ai un théâtre à soutenir ; sans moi, que deviendraient mes camarades? je me reprocherais d'avoir négligé un seul jour de leur être utile.

CHAPELLE.

Tu travailleras demain, ne songes aujourd'hui qu'à t'amuser avec tes amis.

MOLIERE.

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.* (de Gentil-Bernard.)

Je ne puis vous être agréable;
Sans moi faites votre soupé,
On n'aime point, surtout à table.
Quelqu'un toujours préocupé.

BOILEAU.

Mon ami, quelle erreur t'égare !

LAFONTAINE.

Allons donc demeure avec nous.

MOLIERE, (*affectueusement.*)

Mon esprit est dans mon Avare,
Mais mon cœur reste parmi vous.

(*Il rentre.*)

SCENE VI.

BOILEAU, CHAPELLE, LAFONTAINE.

BOILEAU.

Le mauvais état de sa santé me fait vraiment de la peine.

BOILEAU

Ah ! mon dieu ! s'il allait mourir !

BOILEAU.

Quelle perte pour les lettres ! Oui, divin Molière, quoiqu'en dise la tourbe des auteurs, tu n'en seras pas moins le premier Comique du beau siècle de Louis Quatorze et peut-être des siècles à venir.

AIR : *Du vaudeville de l'intrigue dans la Hotte.*

On s'invite au Festin de Pierre,
Chacun est fou de l'Etourdi,
Par son Malade imaginaire
Plus d'un vrai malade est guéri.
Tartuffe inspire l'épouvante
Aux cagots de tous les pays,
Fille devient femme savante
A son Ecole des Maris.

Ah ça, mes amis, vous respecterez le travail de ce pauvre Molière.

LAFONTAINE.

Oui, oui ; nous serons bien tranquilles.

CHAPELLE.

Je vous le promets.

BOILEAU.

Voilà une promesse sur laquelle il faut bien compter, mais j'aurai soin de te temperer.

CHAPELLE.

Oui, comme le jour où je te grisai en écoutant ton discours sur la tempérance. Mais j'entends quelqu'un; un ami viendrait-il de Paris, partager notre souper : eh ! c'est Tayau, Messier d'Auteuil et amant de Laforêt.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, TAYAU, (*En costume de Messier, un baudrier et la halle-barde à la main.*)

TAYAU.

C'est lui même, pour vous servir, non pas pour ne vous servir à rien plutôt.

CHAPELLE.

Que veux-tu dire et pourquoi cet air effaré ?

BOILEAU.

Il se marie, cela n'est pas fait pour le tranquilliser.

TAYAU.

J'men vas vous dégoiser la cause de mon chagrin.

AIR : *La bonne chose que le Vin.*

A Laforet j'avions promis
De vous régaler de ma chasse,
Faut-il, hélas ! que j'nayons pris
Pas seulement une bécasse ?
J'trouv' un lievre, mais jarnigoi !
Comme s'il avait eu la fièvre,
Il s'enfuit....... est-ce ma faute à moi ?
Non, c'est ben la faute du lièvre.

CHAPELLE.

C'est très malhonnête à lui de ne pas s'être laissé tuer.

TAYAU.

Vous vous gaussez de moi, et vous n'avez pas tort, jarnonbille ! j'suis un mal-à-droit, et s'était ben le moins que j'vous offrisions du gibier le jour de not' noce.

BOILEAU.

AIR : *O Mahomet, ton paradis des Femmes.*

De prendre femme, ah ! tu fais la folie.

TAYAU.

Suis-j' donc si fou de chercher le bonheur ?

BOILEAU.

Tu connaitras l'affreuse jalousie.

TAYAU.

Aux gens d'Paris je laissons cette erreur.

LAFONTAINE.

Dis-moi, ta femme est-elle bien jolie?

TAYAU.

Certainement car j'l'y trouve un bon cœur.

CHAPELLE.

Ne crains-tu pas.... réponds-moi, je t'en prie.

TAYAU.

Assurément, mosieu, c'est bon d'l'honneur.

(*à part.*) Je n'savons ma fine pas l'air que j'respirons avec tous ces biaux esprits, mais v'là que je n'sais plus ce que j'dis; quand je m'trouve avec moi tout seul, je n'sis pas si bête, morguienne! qu'on est sot quand on s'trouve avec plus habile que soi!

BOILEAU.

Allons, Tayau; console toi, tu es trop malheureux de te marier, pour que je n'adoucisse pas ton sort, pour t'exciter à m'apporter du gibier à Auteuil, lorsqu'à mon tour je regalerai mes amis, j'ajoute six cents francs à la dot que Molière donne à Laforêt.

TAYAU.

Ah! monsieu Boileau, comment reconnaître!... malheur aux lièvres, déjà.

CHAPELLE.

C'est ton acoutrement de messier qui les effarouche.

TAYAU.

J'dis qu'il fait plus peur aux voleurs de noix et de raisins, qu'aux perdrix et aux lapins.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LAFORET.

LAFORET.

Messieurs, vous êtes servis.

TAYAU.

Ah! mam'zelle Laforêt, si vous saviez ce que monsieu...

LAFORET

C'est bon, c'est bon, je suis à toi tout-à-l'heure. (*Elle rentre.*)

CHAPELLE.

AIR : *Eh! le cœur et la danse.*

Est-il aux plaisirs de Bacchus
Un plaisir comparable!
Pour boire de son divin jus
Allons nous mettre à table;

Le

Le vin rend le cœur plus content,
Il rend l'esprit plus piquant,
Chéri de la folie
Il est pere de la chanson,
L'éclair de la saillie
Part avec le bouchon.

(Ils entrent dans le Pavillon en répétant en chœur les quatre derniers vers.)

SCENE IX.

TAYAU, *seul.*

C'est c'tila qui n'engendre pas d'mélancolie ! l'souper ne sera pas triste, mais c'est moi qui suis un gaillard bien avisé ! j'épousons eune jeune fille toute gentille, ça vous a tant d'esprit, qu'son maître la consulte comme un oracle, et maugré ça ! c'est sage, c'est rangé, ça n'quitterait pas le bon chemin pour tout l'or du monde, jamais elle ne batifole avec d'aut' garçon du village qu'avec moi, elle m'aime comme ses yeux, qui, par parantiié e, sont ben beaux, moi j'laime itou comme je ne peux pas dire, et par dessus tout ça, j'allons avoir à not' noce des savans, des biaux esprits, des poëtres.... Tayau, mon ami Tayau, que vous êtes heureux ! Comme les autres garçons d'Auteuil vont être jaloux de moi ! comme ils vont respecter leur Messier ! Laforêt et douze cent livres tournois, c'est tout autant que j'pourrions montrer demain ; apres la noce, chacun s'en vient à moi, me fait des complimens, des falicitations, des.... que sais-je moi ?

AIR : *Ah ! que je sens d'impatience.*

C'est à qui du fond d'la province
Viendra saluer monsieur Tayau,
Moi, content, joyeux comme un prince
J'vous tire aussitot mon chapiau ;
Oui, maugre la richesse
Il faut d'la politesse
Quoiq' ben des gens, ma foi !
N'pensent pas comm' moi,
Viennent la bombance
Et la danse,
On vous met son plus bel habit.
Et jusqu'à minuit
On s'amuse, on rit,
Mais j'dis qu'à minuit
L'amour s'introduit
Dans mon p'tit réduit
Sans suite et sans bruit,
Ah ! mon dieu ! mon dieu ! quand j'songe à c'te journée de d'main....
D'avance (*bis*)
Je perds l'esprit.

(On entend dans le pavillon les trois poëtes qui se disputent.)

Mais queu tapage ils font dans ce pavillon! on diroit qu'ils se disputont; oh! dame! ces biaux esprits n'peuvent pas manger tranquillement comme nous.

(*Laforêt ouvre les croisées du pavillon, et l'on voit les trois Poëtes à table*)

SCENE X.

BOILEAU, CHAPELLE, LAFONTAINE, LAFORÊT, TAYAU. (*Ces deux derniers vont causer ensemble.*)

LAFONTAINE, *auquel Chapelle verse à boire.*

Doucement, Chapelle, doucement; est-ce que tu veux me griser?

CHAPELLE.

Non; je veux seulement te tirer de ta rêverie : à quoi songes-tu donc ?

LAFONTAINE.

Au souper. S'avez-vous bien, mes amis, qu'on peut y trouver plus d'une moralité.

CHAPELLE.

Il trouve partout matiere à quelque fable, j'aime mieux la réalité; mangeons.

LAFONTAINE.

Oui, mes chers amis, une moralité.

AIR : *Pour bien employer ses loisirs.*

La vie humaine est un repas;
Un sort funeste ou favorable,
Place l'un à côté des plats,
L'autre tout au bout de la table;
Le sort met le couvert,
Mais, hélas! au dessert,
La mort arrive et frappe,
Mangez bien,
Ou ne mangez rien
Elle enlève la nappe. (*bis.*)

CHAPELLE.

Laisse donc là ta philosophie, et buvons rasade.

BOILEAU.

Je t'avertis que je ne suis pas d'humeur à te laisser faire comme à ton ordinaire.

CHAPELLE.

Tiens, mon cher Boileau, tu ne saurais t'imaginer le plaisir que j'ai à dérider ce front sévère.

AIR : *Du vaudeville de Val-de-Vire.*

Lorsqu'en mon joyeux délire
Je dissipe ton chagrin,

Et lorsque je te fais rire
Avec nous, le verre en main,
Que je bénis mon destin! *bis.*
Aux hommes je suis utile,
Oui, c'est un fait bien certain,
Car à tout le genre humain
Ah! combien j'épargne de bile,
A ce pauvre genre humain,
Ah! combien j'épargne de bile!

BOILEAU.

Le pauvre genre humain! plains le, je te le conseille. Nouveau Diogène, je cherche un homme et ne le trouve pas.

CHAPELLE.

AIR: *Du Partage de la richesse.*

Ce Diogène qu'on renomme
Est peint la lanterne à la main,
En plein midi cherchant un homme
Et toujours le cherchant en vain;
Rendu tout-à-coup à la vie,
Ah! dans Paris s'il revenait
Et qu'il cherchat femme jolie
Je crois qu'il aurait plutot fait.

BOILEAU.

Combien en trouveroit-il de bonnes? il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.

LAFONTAINE.

Ton épouse dans peu fera la quatrieme.

BOILEAU.

Plaisantez, plaisantez. (*se levant.*) Moi, j'entre en mon humeur noire à l'aspect du vice; je suis saisi d'indignation quand je vois la morale pervertie; mes amis, j'ai fini ma satyre sur l'Homme, je ne l'ai point épargné, je vous en réponds; il faut que je vous en récite un des plus vigoureux morceaux, c'est sur sa cruauté.

CHAPELLE.

Allons, voilà Boileau qui broie du noir.

BOILEAU.

AIR: *Trouverez-vous un Parlement?*

Des hommes, dans tous les climats
La conduite est vraiment affreuse;
Partout où l'on porte ses pas
On voit la vertu malheureuse:
Songez à nos premiers parens,
Ils n'étoient que trois sur la terre;
C'étoit l'âge d'or, l'heureux temps,
Et Caïn égorge son frère.

TAYAU.

Voilà mosieu Boileau joliment en gaieté.

CHAPELLE.

Il commence à me persuader.

LAFONTAINE.

Et moi aussi.

BOILEAU.

Les arts.

CHAPELLE.

Ils marchent à grands pas vers leur décadence.

BOILEAU.

Le théâtre se perd inévitablement.

LAFONTAINE.

J'ai mon Florentin.

CHAPELLE.

Racine l'abandonne dans la force de l'âge et du talent.

BOILEAU.

Pradon et Boyer le remplacent.

CHAPELLE (*trébuchant.*)

Comme des boiteux remplacent des gens qui vont droit.

BOILEAU.

Toutes les graces et les faveurs de la cour tombent sur Chapelain.

LAFONTAINE.

Et Corneille est presque dans l'indigence.

TAYAU.

Quels sont donc ces gens là qui leur donnent tant d'himeur ?

LAFORET.

Tu ne connois pas ça.

CHAPELLE (*criant.*)

Scudéri est de l'académie, et Molière n'en est point!

LAFORET.

Voilà not' maître sur le tapis.

TOUS TROIS.

C'est une horreur.

BOILEAU.

Chut. AIR : *Astre des nuits, de ta douce lumière.*

Mes chers amis, quoique cela vous fâche,
Ecoutez bien ce reproche important,
Ainsi que vous Despréaux n'est qu'un lâche;
Nous ne cessons de vivre en murmurant,
Il faut agir
Et ne pas discourir,
Par vous le beau nom de sage
Me fut donné quelquefois;
Amis, pour le grand voyage,
Il faut partir tous les trois. (*ter.*)
De noirs forfaits lorsque ce siécle abonde,
Un seul instant qui peut vous arrêter?

LAFONTAINE & CHAPELLE.

Quoi?

BOILEAU.

La riviere est-elle à tout le monde?

CHAPELLE & LAFONTAINE.

Oui.

BOILEAU.

Courons donc nous y précipiter:
On n'est heureux qu'en cessant d'exister.
Par vous le beau nom de sage
Me fut donné quelquefois:
Amis, pour le grand voyage
Il faut partir tous les trois.

Ensemble.

TAYAU.

Je n'sais pas ben si j'suis sage,
Mais ils sont fous tous les trois.

LAFORET.

C'projet la n'est pas ben [illegible]e,
J'les croyons fous tous les trois,
Tous les trois. *(bis)*

BOILEAU.

Oui, terminons nos jours nous ne serons plus témoins de la dépravation et de l'injustice des hommes.

LAFONTAINE.

C'est bien dit.

CHAPELLE.

La riviere est à cent pas d'ici, nous n'aurons pas loin à aller.

LAFORET.

J'cours prévenir not' maître; toi, Tayau, oppose toi à leur dessein extravagant.

TAYAU.

Sois tranquille.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, excepté LAFORET.

BOILEAU.

Enseignons solemnellement combien le [illegible] sage fait peu de cas de la vie.

TAYAU.

Je me grise queuq'fois, mais je va dormir et puis c'est tout.

BOILEAU.

AIR: *Aussitôt que la lumiere.*

Que le couronne immortelle
S'élève sur nos cyprès!
Mes amis, la vie est-elle
Un bien digne de regrets?
Ah! de tous trois, il me semble,
Le sort doit être envié;
Nous allons mourir ensemble
Dans le sein de l'amitié.

(Tous trois reprennent en chœur les quatre derniers vers, et se serrent étroitement dans les bras l'un de l'autre.)

BOILEAU.

AIR : *Tout le long de la rivière.*

Allons, mes chers amis, partons.

TAYAU *(s'y opposant avec sa halle-barde.)*

Vous n'irez pas, j'vous en réponds.

BOILEAU.

Coquin! redoute ma colère.

TAYAU.

Vous avez biau dire et biau faire;
L'joli moyen de s'égayer
Que d'aller comm' ça se noyer :
Mais attendez du moins mosieur Molière,
Pour aller vous j'ter tous quatre à la rivière,
Pour aller vous j'ter à la rivière.

LAFONTAINE.

Il a raison, Molière nous manquoit.

CHAPELLE.

Eh bien! allons le chercher, et proposons lui cette partie là.

BOILEAU.

Justement, le v ici.

SCENE XII.

LES MÊMES, MOLIERE *(En robbe de chambre.)*

MOLIERE.

Eh quoi! mes amis vous avez conçu le projet le plus sage, et vous voudriez l'executer sans moi?

AIR : *De Sommeiller encor, ma chère.*

Quand ma femme par ses caprices
Me fait enrager nuit et jour;
Quand mes acteurs et mes actrices
Me font enrager à leur tour:
Lorsque de ma pièce chérie
Du Misantrope on ne veut pas,
Pouvez-vous croire que la vie
Ait pour Molière tant d'appas ?

BOILEAU.

En ce cas, viens avec nous.

MOLIERE.

La résolution est belle, sans doute.

CHAPELLE.

Eh bien! il faut la mettre à exécution.

LAFONTAINE.

Certainement.

MOLIERE.

Permettez, ne l'abandonnons point aux fausses interprétations qu'on peut lui donner.

Air : *Lubin a la préférence.*

Craignez que la calomnie
Ne répande à plaisir
Que tous quatre, au sortir
D'un long repas, d'une orgie
Nous résolûmes de mourir :
On dira que c'est l'ivresse
Et point du tout la sagesse
Qui nous inspira
Ce projet là.
Il faut donc éviter cela.
Attendons tous à demain
Le retour prochain
Du matin,
C'est alors que fendant la presse,
Nous nous embrassons.

TOUS.

Nous nous embrassons.

MOLIERE.

Et puis, nous nous noyons.

CHAPELLE.

Air : *La Signora malade.*

Cet avis, de Molière,
Est rempli de bons sens.

LAFONTAINE.

D'aller à la rivière
Demain il sera temps.

CHAPELLE.

C'est bien dit :
Allons dans notre lit
Passer tout le reste de la nuit.

BOILEAU.

Au jour, notre courage
Brillera davantage.

MOLIERE.

Oui, suivez ce dessein.

TOUS.

Nous irons nous noyer demain.

MOLIERE.

Je vous attends tous à demain.

(Ils entrent tous chez Molière, qui les suit.)

SCENE XIII.

LAFORET, TAYAU.

TAYAU.

J'respire ; j'craignais que c'tenvie de s'noyer ne gagnât aussi mosieur Molière.

LAFORET.

Il n'a bu que du lait, lui, et il n'a passé la nuit qu'à griffonner du papier.

TAYAU.

V'là, pour des gens d'esprit, une ben drole d'idée qui leur a traverse la tête ; mais, savez-vous ben, mamselle Laforêt, que v'là l'jour qui s'leve; les garçons et les jeunes filles d'Auteuil vont venir nous chercher, et bientôt je s'rons mari et femme ; il est temps, morguienne, qu'ça finisse, car depuis un mois je ne fermons pas tant'seulement la moitié de l'œil.

LAFORET.

Ni moi non plus, ça me tracasse que ça fait peur ; c'est eune terrible chose que l'amour.

TAYAU.

Ah ça, dis moi, Laforêt, as-tu ben fait tes réflexions?

LAFORET.

Et quelles réflexions veux-tu que je fasse?

TAYAU.

C'est que c'est du sérieux, prends-y garde au moins ; eune fois que t'auras dit *Oui*, n'y aura pas à dire *Non*.

LAFORET.

Mais je l'savons ben.

TAYAU.

Ainsi, vois un peu avant de te decider, il est encore temps.

LAFORET.

Tu serais ben attrapé si je te prenais au mot.

TAYAU.

Je t'en défie.

LAFORET.

Tu m'en défies.

TAYAU.

Tu m'aimes trop pour ça.

LAFORET.

Eh bien, quoique je t'aime trop, je me donnerai pourtant le plaisir de ne pas t'épouser. (*à part.*) Faisons le eurager un peu il me revaudra ça après l'mariage.

TAYAU.

C'est par badinerie que tu dis ça.

LAFORET.

LAFORET.

C'est très-sérieusement.

TAYAU.

J'gage que non.

LAFORET.

J'gage que si, moi, et tiens, pour te le prouver, je te quittons et je te défendons de nous parler jamais. (*Elle feint de s'en aller*).

TAYAU, (*la ramenant*).

Mais, écoute un peu.

LAFORET.

J'n'écoute rien.

TAYAU.

Qu'eu mouche t'a piquée?

LAFORET.

C'est mon himeur à présent d'faire comme çà.

TAYAU.

V'là eune himeur ben chanceuse; comme çà t'a pris subitement tout d'un coup.

LAFORET.

J'ai suivi l'conseil que tu m'as donné, j'ai réfléchi.

TAYAU.

(*à part.*) Peste soit de ma langue! (*Haut.*) Tiens, Laforêt, tu m'désoles véritablement et j'm'en vas me noyer avec ces messieurs.

LAFORET.

Tu m'aimes donc un tantinet?

TAYAU.

Air nouveau de M. Simon.

Oui, je t'aimons plus que ma vie;
Pour toi seul j'tenons au jour,
Et j'voudrais ben, ma douce amie,
Te donner queuq's preuves d'amour. (*bis.*)
Dans un petit bateau,
Quand tu fais un voyage,
Que n'tombes tu dans l'iau,
Ton cher Tayau
Se jett' vîte à la nage,
Il t'ramène au rivage;
Objet de mes amours,
Tu me dois tes jours.

LAFORET.

Tiens, ne m'aim' pas tant, je t'en prie,
Çà pourrait ben me jouer queuq' tour,
Et quoiq' j'aimons assez la vie,
J'préférons d'aut's preuves d'amour.

TAYAU.

Oui, j't'aimons plus que ma vie,
Pour toi seule j'tenons au jour,
Et j'voudrais ben, ma douce amie,
Te donner d'aut's preuves d'amour.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, MOLIERE.

MOLIERE.

Nos poëtes dorment profondément, je n'ai plus rien à craindre. (*à part.*) Laforêt et Tayau, écoutons.

LAFORET.

Je n'pouvons plus décemment douter de ta tendresse; v'là qu'est fini, je serons ta femme, mais à eune condition.

TAYAU.

Dis moi, bien vîte, tu me fais encore peur.

LAFORET.

A condition que je ne quitterai jamais mosieur Moliere; il a trop besoin de mes services pour que je l'abandonne.

MOLIERE, (*à part.*)

Bonne Laforêt.

LAFORET.

Sans ça pas d'mariage, d'abord.

TAYAU.

Tope là, et qu'un baiser soit l'gage de not' rapatriage.

MOLIERE (*haut.*)

Aimables enfans.

LAFORET.

Comment, mosieu, vous étiez là et vous nous écoutiez? ah! ça n'est pas bien.

MOLIERE.

Ah! lorsqu'ainsi que vous on a le cœur naïf comme la nature, on ne doit pas rougir d'en suivre la douce impulsion. J'espere bien profiter du tableau de vos amours.

TAYAU.

Comment, monsieur Moliere, vous allez nous mettre en comédie?

MOLIERE.

Je m'y suis bien mis moi-même.

LAFORET.

Oh! morguienne, c'est bien vrai, car j'vous ons reconnu tout d'suite dans *le Dépit amoureux*.

MOLIERE.

Eh bien, tu es plus fine que ma femme qui n'a pas vu que je lui faisais jouer à elle-même son caractere, elle ne me l'auroit point pardonné. (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

Mais n'entends-je pas des in[illegible]mens ?

TAYAU.

Ce sont les habitans d'Auteuil qui v'nont, permettez que j'me mette à leur tête.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, VILLAGEOIS & VILLAGEOISES.

(Ils sont conduits par le Magister qui remet un papier à Tayau.)

CHŒUR.

AIR : *De la Contredanse des petits Pâtés.*

De Tayau vive le destin !
De la forêt il a la main ;
En leur honneur, jusqu'à demain
Buvons et chantons en refrein.

TAYAU *(à Molière.)*

[illegible] bien lire
Ce petit compliment
(Montrant le Magister.) [illegible] vient d'écrire
Pour vous au [illegible]. *(Le Magister salue.)*
S'il [illegible] style,
N'all[illegible],
C'[illegible]
D's[illegible]mer.

CHŒUR.

De Tayau vive le destin, et...

MOLIERE *(à Tayau.)*

C'est bien, mon ami, c'est bien.

TAYAU *(au Magister.)*

Mosieur Moliere parait content, je [illegible] pas mon lievre.

MOLIERE.

J'entends, je crois, mes esprits forts ; la gaîté bruyante de ces braves gens les aura reveilles. Voyons les venir.

SCENE XVI et dernière.

LES PRÉCÉDENS ; BOILEAU, LAFONTAINE, CHAPELLE.

BOILEAU.

Non, morbleu ! cela n'est pas soutenable.

LAFONTAINE.

Eh ! Eh ! Chapelle pourrait bien avoir raison.

BOILEAU.

Je parie dix louis que vous avez tort tous les deux.

CHAPELLE.

Je tiens le pari.

LAFONTAINE.

Et moi aussi.

MOLIERE.

Comme vous vous échauffez de bonne heure ; de quoi s'agit-il donc ?

BOILEAU.

C'est M. Chapelle qui prétend que les hommes sont bien fous de courir après la renommée.

CHAPELLE.

Oui, c'est une brillante chimère dont on ne jouit qu'après sa mort.

LAFONTAINE.

Encore pas toujours.

CHAPELLE.

Quel est l'homme, enfin, qui puisse se flatter d'arriver jusqu'à la gloire d'Alexandre ? en est-il une qui ait jetté autant d'éclat parmi les hommes ?

MOLIERE.

Oui, messieurs, et c'est la gloire de notre monarque.

AIR : *Ce Magistrat irréprochable.*

Qu'a fait ce fameux Alexandre,
Nommé le plus grand des guerriers ?
Il réduisit l'Asie en cendre,
Sa fureur ternit ses lauriers.
L'humanité fut sa victime :
Mais quel titre doit-on donner
Au héros qui prit pour maxime
Venir, voir, vaincre et pardonner.

BOILEAU.

Allons, j'ai perdu.

LAFONTAINE.

Si ne n'avais pas gagné, j'aurais été dans un grand embarras, car j'ai encore oublié ma bourse.

MOLIERE.

Oh ! bientôt aucun de vous, messieurs, n'aura besoin d'argent ; je vous conseille même de faire vos dispositions testamentaires.

LAFONTAINE.

Que veux-tu dire ?

MOLIERE.

Je dis que vous voyez tout le village rassemblé pour être témoin de notre brillante expédition.

CHAPELLE.

De quelle expédition veux-tu parler ?

MOLIERE.

D'une expédition qui doit nous faire le plus grand honneur.

CHAPELLE (*à part.*)

A quoi diable va-t-il songer ?

LAFONTAINE.

Conviens, Boileau, que tu avais au souper l'humeur d'un bien beau noir.

BOILEAU.

Je m'humilie, et sans Moliere.....

MOLIERE.

Eh bien! Messieurs les philosophes, voulez-vous encore.....

BOILEAU.

AIR : *De la Pipe de tabac.*

Des mauvais auteurs de la France
Je veux encore être l'effroi.

LAFONTAINE.

Accepte ma reconnoissance,
Pour Fouquet, je verrai le roi.

CHAPELLE.

La mienne doit être éternelle,
Car sans toi, le fait est certain,
Pour la première fois, Chapelle
Aurait mis de l'eau dans son vin.

MOLIERE.

Une autre fois, messieurs, soyez plus sages, et que le raisonnement chez vous ne bannisse pas la raison.

TAYAU.

Queu dommage pourtant si vous vous étiez noyés, vous n'auriez pas été à la noce.

LAFONTAINE.

C'est vrai, et je veux danser à la tienne; mes amis, cet évenement me fera faire une fable de plus.

MOLIERE.

Il aura du moins quelque chose de bon.

LAFONTAINE.

Attendez, je crois que je tiens ma moralité.

» Le trépas vient tout guérir,
» Mais ne bougeons d'où nous sommes;
» Plutôt souffrir que mourir,
» C'est la devise des hommes.

VAUDEVILLE.

AIR : *Du vaudeville du Rémouleur et la Meûnière.*

MOLIERE.

Que ta morale soit suivie;
Il faut, pour trouver le bonheur,
Que chacun de nous, dans la vie,
Porte son fardeau de bon cœur;
L'homme froid qui vit solitaire,
A ses jours n'attache aucun prix,
Peut-on vouloir quitter la terre,
Lorsqu'on possède des amis?

(Tout le monde reprend en chœur les deux derniers vers de chaque couplet).

BOILEAU.

D'auteurs bâtards, troupeau fertile,
Scuderi, Boyer, Saint-Sorlain,
Pradon, Colletet, Titreville,
Saint-Amand, Cottin, Chapelain;
Jamais sur la double colline,
Jamais vous ne serez admis,
Mais toujours Corneille et Racine,
D'Apollon seront les amis.

CHAPELLE.

Vins de Bourgogne et de Champagne,
Je vous trouve délicieux;
Qu'un bon repas vous accompagne,
Voilà la volupté des dieux:
Eh bien! le vin, la bonne chere
Pour mon cœur ne sont d'aucun prix,
Si je ne puis trinquer mon verre
Contre celui de bons amis.

LAFONTAINE.

J'ai dit qu'une chose fort rare
Etait de trouver un ami,
C'est un accès d'humeur bisarre
Qui me faisait parler ainsi:
Ecoutez-moi bien, je vous prie,
Et vous ne serez plus surpris,
En épousant femme jolie
On a toujours beaucoup d'amis.

TAYAU (*à Laforêt.*)

Comme Messier de ce village
J'ons la garde expresse des bois,
Gare aux galans du voisinage
S'ils vouloient t'y m'ner eun' seul' fois,
J'pourrais fort ben dans ma colere
Les traiter comme les perdrix:
Tes bons amis, vois-tu ma chere,
S'ront toujours mes mauvais amis.

LAFORET (*au Public.*)

Prendre Molière pour son thème,
Par ma fin' c'étoit imprudent,
Il falloit qu'il parlât l'y même
Pour qu'il s'exprimât dignement:
Mais si l'Auteur fut téméraire,
Par bonté suivez mon avis:
Prouvez-lui qu'avec vous, Molière
Est ce soir avec ses amis.

FIN.